

ANDRÉ DE FOUQUIÈRES (1876-1959)



André de Fouquières et son frère Pierre

Les membres de la famille Becq de Fouquières, originaire du Pas-de-Calais, se sont illustrés de la fin du 19^e siècle à la première moitié du 20^e siècle dans la littérature ancienne, le théâtre, la diplomatie, l'art de la vie mondaine, et plus récemment dans les armes.

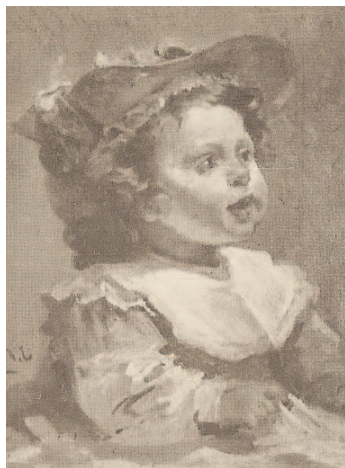
Louis Becq de Fouquières (1831-1887) pour ses travaux sur l'œuvre du poète André Chénier, ses études sur les *Jeux des Anciens* et sur *Aspasie* de Milet, ses éditions critiques des poètes de la Pléiade, et enfin ses ouvrages théoriques sur la versification française, la diction et la mise en scène.

Pierre de Fouquières (1868-1960), comme chef du protocole et introducteur des ambassadeurs de 1920 à 1937.

André de Fouquières (1876-1959), comme homme de lettres et "arbitre des élégances" pendant les 50 ans de panache qui constituent sa carrière.

Le colonel Louis de Fouquières (1913-2001) comme officier d'aviation pendant la seconde guerre mondiale et l'expédition de Suez (1956).

Promenade anecdotique au faubourg du Roule



De Fouquières à 1 an par Pils

Il y a plus d'un demi-siècle, M. André de Fouquières surnommé "l'arbitre des élégances", publiait l'avant-propos ci-après en guise de préface au premier volume de ses souvenirs :

Mon Paris et ses Parisiens

Ce texte n'a pas pris une ride et j'ai souvent eu recours aux anecdotes de cet auteur, au cours de la rédaction de cette "promenade" anecdotique. Je remercie les éditions Pierre Horay de m'autoriser ces emprunts aux ouvrages de cet auteur aujourd'hui disparu et dont l'œuvre n'a pas encore été rééditée.

AVANT-PROPOS

Vous souvenez-vous de la carte muette de votre enfance? Aucun nom n'y figurait. Les fleuves s'y coulaient, anonymes; des villes masquées piquaient çà et là le territoire, il y avait des montagnes sans titre et des forêts sans nom. La même énigme qui nous était posée, enfant, devant la carte muette, la voici, campée comme le sphinx sur notre seuil, dans notre rue, dans notre quartier. Il existe nombre d'ouvrages pleins de science et d'érudition pour nous guider à travers le Paris historique - et même préhistorique - et il nous est aisé de découvrir la tour de Jean-sans-Peur ou les Thermes, les souvenirs du Temple ou l'église qui entendit monter la prière de Jeanne d'Arc. Mais nos prédécesseurs sont autrement discrets. Pour paradoxal que cela soit, Julie de Lespinasse est mieux présente que Mme de Caillavet, Beaumarchais mieux que Villiers de l'Isle-Adam.

J'ai eu le privilège de fréquenter beaucoup les diverses sociétés parisiennes. J'ai beaucoup regardé, beaucoup écouté, beaucoup enregistré. En feuilletant de vieilles notes, prises je ne sais trop pourquoi - je ne savais trop pourquoi - en retrouvant dans des tiroirs ou entre les feuillets d'un livre une carte d'invitation, un carnet de bal, une lettre jaunie, l'ambition m'est venue de rédiger une manière de *Supplément au voyage de Rochegude*. Non que je me pique, certes, de posséder l'érudition du marquis de Rochegude, auteur d'un guide classique à travers le Paris d'autrefois. Mais je pense être assez qualifié pour offrir un fil conducteur dans ce Paris d'hier que les Parisiens d'aujourd'hui ignorent souvent. Ce Paris fut mon Paris, et ses Parisiens, je les ai presque tous connus. Je n'ai pas d'autre mérite que d'être un témoin, et l'ouvrage que j'entreprends de rédiger n'a pas



De Fouquières à 8 ans

André de Fouquières : prince des élégances



Au Bal persan (1913)

autour de la place de l'Étoile, car le Bois de Boulogne aménagé offrait un lieu privilégié pour les cavaliers. C'est donc autour de l'Étoile que s'assembla l'élégance et l'aristocratie - et je ne pouvais pas entreprendre ailleurs mon récit.

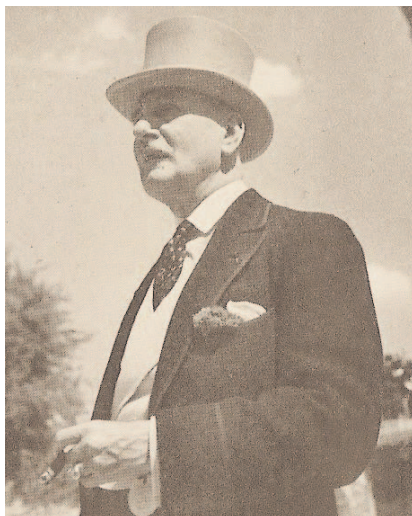
J'ai beaucoup péché par omission au cours des pages qu'on va lire. La mémoire a de curieuses défaillances et je ne me dissimule pas que mon information est souvent incomplète. On m'accablera ou on m'accusera. Je ne souhaite rien que de susciter les travaux d'historiens consciencieux, plus érudits que je ne le suis - et moins nonchalants. Je ne souhaite rien que d'amuser parfois, que de piquer la curiosité, que d'apporter par chance une réponse à une interrogation souvent informulée. Je ne souhaite rien

d'autre vertu que celle d'un témoignage.

Je commence aujourd'hui ma promenade par les quartiers qui entourent la place de l'Étoile. Ce n'est point le hasard qui me fait choisir ce point de départ: mon Paris - et notre Paris moderne - c'est le Paris qu'Haussmann a remodelé, et l'aménagement du Bois de Boulogne fut un élément déterminant dans la vogue des quartiers de l'ouest de la capitale. Les Parisiens ont toujours cherché, lorsqu'ils le pouvaient, à habiter un quartier périphérique, un faubourg.

Le Palais de nos vieux Rois était à la pointe de la Cité, non au centre. Le Louvre s'éleva en dehors des remparts, les Tuileries au delà du Louvre. Et Louis XIV s'en fut jusqu'à Versailles... La mode fut au Marais, au faubourg Saint-Germain, puis au faubourg Saint-Honoré. Pourquoi cette préférence séculaire? Pour jouir à la fois des avantages de la ville et des plaisirs champêtres? Sans nul doute, mais aussi à cause d'un élément, qui avait une place de choix dans la vie de nos aïeux: le cheval.

Or, au milieu et à la fin du siècle dernier, le peuplement de Grenelle étouffait le faubourg Saint-Germain, le peuplement de la Plaine Monceau condamnait le faubourg Saint-Honoré. Nos pères se précipitèrent sur les quartiers neufs



Au pesage

Promenade anecdotique au faubourg du Roule



Avec la Duchesse de Gramont (1914)

dans un hôtel où, depuis des générations, la même famille poursuivait son culte de la tradition; si, dans une demeure patricienne, un couturier donne des soirées tapageuses; si de jeunes dactylographes piquent avec une punaise la photographie de leur vedette préférée sur les boiseries où chantait naguère un pastel de La Tour; si les palissades surgissent quotidiennement, annonçant qu'une nouvelle œuvre de destruction a commencé; et si je me tourmente et me déssole de cela, c'est donc que je ne puis pas "vivre avec mon temps". Sans doute - et d'ailleurs "mon temps" s'en moque, je le sais bien...

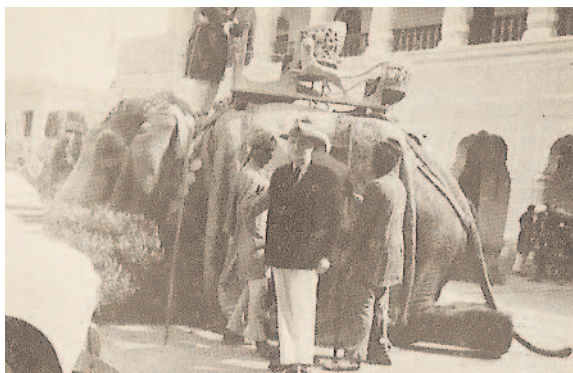
C'est pourquoi dans les pages qui suivent, mon lecteur trouvera, peut-être trop souvent à son gré, ce dont je n'ai pu me défendre: les marques d'un désenchantement, une saveur douce-amère de regret qui monte comme d'une jonchée de feuilles mortes.

Si Paris - et la France - ont changé de visage, c'est beaucoup plus par suite d'un

aussi que d'avoir encore, demain, licence de poursuivre cette entreprise.

Certes au cours de ce pèlerinage, il m'est arrivé bien des fois de sentir le poids d'une mélancolie profonde. J'ai engrangé tant de souvenirs en moi-même que vouloir en faire l'inventaire ne va pas sans risques de tourments. Et quand ces souvenirs ont un visage, un regard, une voix ou un sourire qu'on ne verra ni n'entendra jamais plus, ce n'est pas encore assez de ma peine si le cadre où vivaient ces images a été détruit ou déshonoré.

Je ne veux pas compter les demeures que j'ai connues et qui me sont désormais interdites, moins par la disparition de ceux qui en furent les hôtes que par des substitutions qui sont les signes d'une rupture brutale entre le monde d'hier et celui d'aujourd'hui. «*Il faut vivre avec son temps*», dit la Sagesse des Nations. Mais si les pâtes alimentaires ou la fabrication du cirage s'installent



En Inde

André de Fouquières : prince des élégances

bouleversement dans les âmes et dans les murs que pour obéir à de nouvelles lois imposées par les conditions matérielles de la vie d'aujourd'hui. A cet égard, cette révolution, bien qu'elle ne se soit d'une violence qui, pour être moins spectaculaire, n'en est peut-être que plus décisive dans ses conséquences. Je pense au cri de d'Annunzio: «*France, sans toi, le monde serait seul*» Dieu veuille que ce monde, qui vient de partout chez nous, n'y trouve un jour cette solitude redoutée. Et que les blocs de ciment armé n'y emmurent, en les rendant à jamais muettes, nos vieilles pierres naguère encore si éloquentes.

La confusion des valeurs est le signe caractéristique de notre époque. La jeunesse, certes douloureusement heurtée par des temps cruels, a hâte de vivre, de conquérir les premières places, de prendre une assurance sur une existence qui peut être si brève. Il s'ensuit que, par une déformation assez curieuse du jugement, ce sont les valeurs secondaires - ou même moindres - qui bénéficient de cette «aura» singulière que l'on appelle aujourd'hui la célébrité.

La Presse imprimée, parlée ou filmée nous en donnent un saisissant exemple. Quant à moi, je ne m'habituerai jamais à voir commentés sur le même plan les faits et gestes d'une starlette et l'œuvre d'un général de corps d'armée. Les sommets arasés, les crevasses comblées, nous nous trouvons devant un vaste nivellement dont les travaux font tant de bruit que l'on ne s'entend plus vivre. Et les routes que nous devons parcourir exigent de nous le rythme d'une telle course que nous risquons d'y perdre notre âme.

A. de F.



En Grèce



Dans son bureau au 162, bd Haussmann



*Avec le Prince de Galles
Caricature par Bip*

Cinquante ans de panache

Des amis m'ont incité à écrire mes « souvenirs ». Je n'ai pas cette prétention. Je me suis cependant décidé à écrire des «Fragments de ma vie», car la destinée a fait que j'ai connu des gens dans presque tous les mondes et sur tous les continents. Je me suis plu à glaner des récits ignorés. L'on ressent ainsi l'émotion du botaniste qui forme un bouquet de fleurs rares.

Les souvenirs sont comme des arbres espacés dans un désert; on ne sait pourquoi certains arbres ont survécu, tandis que d'autres sont morts. Peut-être jugera-t-on par mes «souvenirs» que j'attache aux choses de l'élégance et du monde un trop grand prix. Que tout cela est futile ! s'exclamera un personnage qui se dit profond. Nous serons d'un avis différent: l'élégance et les bonnes manières entraînent des qualités de courtoisie et d'honneur qui restent de belles vertus françaises, cet esprit chevaleresque, cette noble folie de la vertu qui n'est pas éteint chez nous mais reste perpétuellement menacé.

J'ai été séduit par toutes les activités, de quelque ordre qu'elles fussent, redoutant de me replier sur moi-même. Je n'ai jamais abdiqué mes préférences politiques, plus attaché à l'honneur qu'à la réussite. J'ai mené la vie du monde intensément, par curiosité du genre humain, de ses

qualités et de ses vices; le rôle d'animateur est le seul qu'il m'a plu de jouer. Je n'ai jamais hésité entre le prestige et l'intérêt. Indulgent pour moi-même, je le suis pour les autres, ce qui donne à ma vie de la douceur et de la quiétude. L'action m'a aidé à surmonter ma mélancolie. Et j'ai voyagé: la volupté du voyage, n'est-ce pas oublier, porter en soi un peu de son pays en terre lointaine, s'évader et se libérer, saluer nos trois couleurs sur un navire qui passe, marcher à la découverte de l'inconnu. Et le voyage, c'est aussi la joie du retour.

Je regrette ma jeunesse perdue, mais j'aime à me prolonger dans la jeunesse des autres, lui prêtant ma foi, lui laissant son visage.

J'aurais pu me marier - comme tout le monde; l'occasion m'en fut plusieurs fois donnée. J'ai hésité, à la veille de dire «oui», car c'était le renoncement à tout ce qui était jusqu'alors ma vie. Cessant d'être un nomade, j'aurais dû me satisfaire d'une vie bourgeoise, aisée et brillante sans doute, mais souvent monotone. Je craignais, peut-être à tort, de perdre ma personnalité et mon indépendance. Parfois, aujourd'hui, à certaines heures, en face de moi-même, j'éprouve une indicible nostalgie des chaînes matrimoniales: le foyer s'est presque éteint et j'ai froid au cœur.

Si j'ai acquis quelque réputation dans l'art de conduire un bal ou dans l'ordonnance d'une fête, ce ne fut là qu'un petit côté de mon existence, malicieusement mis en vedette par les chroniqueurs de la petite histoire.

Les souverains et les princes eux-mêmes n'ont-ils pas consacré leurs loisirs à la danse et à la comédie ? Personne ne songerait à leur en faire grief. (Comme tout en France finit par des chansons et des surnoms, des chansonniers de la Butte m'appelèrent «*Pic de la Farandole*». Tout bien pesé, je préférerais ma devise: «*D'honneur toujours plus fou qu'hier.*»)

Je mis parfois la même ardeur à faire de la politique que, plus tard, j'en mettrais dans l'organisation d'une manifestation sportive, sociale ou mondaine. Certes, je ne puis nier mon goût pour la vie publique et pour l'action. Aucun acte extérieur ne me laisse indifférent: romancier, conférencier, auteur dramatique, j'ai présidé des concours automobiles par centaines et des manifestations d'ordres divers, clamé partout la prédominance de la mode française.

J'ai préconisé l'enchère américaine, qui, depuis, a donné des millions à la charité, j'ai voyagé à travers le monde. Le repos m'était insupportable,

Promenade anecdotique au faubourg du Roule

- et, aujourd'hui, j'écris par goût du «divertissement» dont parle Pascal.

Plus qu'aucun autre, j'ai été mêlé à toutes les heures heureuses, brillantes et élégantes de la vie française. J'ai connu intensément ce qu'on appelle «la douceur de vivre». N'ayant ambitionné aucun titre officiel, j'ai conservé, comme un trésor, ma liberté. Je n'ai cherché aucune faveur, je n'ai jamais courtisé les pouvoirs publics: durant les vingt années où, mon frère fut *Introduceur des ambassadeurs*, je n'ai été que trois fois au palais de l'Elysée, pour des réceptions diplomatiques.

J'ai gravi seul la colline, en compagnie d'amis de prédilection. J'ai ainsi réalisé pleinement la volupté de l'indépendance et de la dignité.

A part ceux qui se tapissent dans l'ombre, cupides ou envieux, qui nous mordent et nous sourient, j'ai eu relativement peu d'ennemis, car je ne gênais pas ceux qui essaient de gravir l'échelle sociale, n'appartenant à aucun rouage administratif. Je marche seul dans la vie, comptant d'abord sur moi-même. Je dédie ce «journal de bord» à mes neveux et à mes amis, pour qu'ils se souviennent de moi.

A. F.

Claude Berton écrivait à mon sujet dans le *Gil Blas* du 24 décembre 1910 :

« André de Fouquières est un anachronisme, il représente un type de Français disparu, l'insouciant, le joyeux et le cordial, le touche-à-tout brillant et sympathique. Il a trop de paroles à prononcer, trop d'idées à émettre, trop de gestes à faire et, chaque fois qu'on le rencontre, il semble un voyageur au débotté, tant il a de choses nouvelles à vous dire, et avec quelle volubilité !... En réalité, il a traversé bien des pays divers dont les cartes exactes n'ont pas été établies. Il a voyagé à travers la Politique, terre mouvante, l'Art, terre désertique, le Monde, où il y a encore des anthropophages, le Théâtre, royaume des singes, le Journalisme, un îlot dont on se dispute la possession, et il a trouvé le moyen de circuler à travers toutes les frontières sans encombre, et il est prêt à repartir. »



André de Fouquières : prince des élégances

Ouvrages d'André de Fouquières

La plupart des livres d'André de Fouquières ont paru chez son ami Pierre Horay, éditeur de qualité.

Nous venons de relire avec plaisir et émotion :

Cinquante ans de Panache

La Courtoisie Moderne

et les quatre volumes de :

Mon Paris et ses Parisiens

Ils n'ont pas pris une ride,
ils sont admirablement écrits,
amusants et gais sans aucune vulgarité,
sans coups bas ni règlements de compte !

Je dois avouer que dans notre recherche de la petite histoire du *Quartier du Roule*, nous lui avons beaucoup emprunté, souhaitant que ses ouvrages aujourd'hui épuisés reparassent pour le plus grand bonheur des lecteurs d'aujourd'hui.

